

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGE

Séance du 27 septembre 2016

Michel HUGUIER. Trois grands esprits de la Renaissance sur les routes de l'Europe, Loyola, Sittow, Vésale. Éditions Fiacre, 2016. 1 vol. 283 p.

Les récits de voyage sont toujours source d'enseignement. Tantôt, ce sont les voyageurs, eux-mêmes, qui les racontent, tantôt ce sont des écrivains curieux de l'époque où ils ont eu lieu et des personnages qui les ont accomplis. Michel Huguier, qui est un grand voyageur, est de ceux-là. Son goût de l'histoire l'a déjà conduit à écrire un livre sur une année charnière de la III^e république, 1905, et un autre sur le devenir de l'Indochine Française durant la Seconde Guerre mondiale. Dans ce nouvel ouvrage, il quitte le xx^e siècle pour le xv^e et le xvi^e, période de la Renaissance qui connut une profonde transformation de l'Europe avec la découverte du Nouveau Monde, le retour aux sources gréco-latines de notre civilisation, les débuts de l'imprimerie, une floraison de grands artistes, peintres, sculpteurs et architectes, la Réforme et la Contre-réforme tridentine, la démonstration de la rotation de la Terre autour du Soleil et, enfin, la connaissance de l'anatomie du corps humain et les débuts de la chirurgie. Michel Huguier a choisi de nous parler des voyages de trois personnages de cette époque, un peintre, Michel Sittow, un prêtre, Ignace de Loyola, un anatomiste et chirurgien, André Vésale.

Michel Sittow est un peintre oublié dont on peut encore admirer quelques œuvres de motif religieux dont l'assomption de la Vierge, l'ascension du Christ, le couronnement de la vierge et un portrait de Marie-Madeleine sous les traits de Catherine d'Aragon. Né à Reval, en Livonie qui inclut l'actuelle Estonie, en 1468 ou 69, il fit son éducation à Bruges dans l'atelier de Memling. Ses voyages ont été dictés par la recherche de commanditaires. Il a, pour cela, fréquenté les principales cours européennes dont celle d'Isabelle de Castille à Tolède, celle d'Henri VII à Londres où il peignit, Catherine d'Aragon, première épouse du futur Henri VIII, celle de Philippe Le Beau à Bruxelles. Il retourna ensuite à Reval récupérer l'héritage de son père que son beau-père lui disputait. Puis, il recommença ses pérégrinations, toujours dans les cours européennes où sa réputation lui assurait des commandes. Appelé au Danemark par Christian II, il fut ensuite convié à la cour de Marguerite d'Autriche à Malines, puis revint en Espagne récupérer des dettes non soldées. C'est là qu'il peignit la Pieta de la Chapelle royale de Grenade. Il retourna, enfin, à Reval où il passa les dernières années de sa vie, homme connu et respecté, titulaire de charges administratives dans la Cité telle la maîtrise de l'Ordre de Saint Canut. Comme on le voit, curieusement pour un peintre, il n'alla jamais en Italie et resta toujours inspiré par les maîtres flamands. Décédé en 1525 ou 26, il connut les premières

années de la Réforme puisque Luther afficha dès 1517 sa célèbre « protestation » sur les portes de la cathédrale de Wittenberg, mais mourut dans la foi catholique. Michel Sittov, comme beaucoup de peintres de cette époque, voyagea donc beaucoup, appelé par les grands, fuyant les épidémies et les guerres. Ses œuvres voyagèrent aussi beaucoup alors qu'il était en vie et, bien sûr, plus tard suite aux acquisitions des amateurs et des musées. Il est toujours possible d'en admirer quelques-unes que caractérisent l'harmonie des couleurs, les contrastes entre ombres et lumière et une composition centrée sur un personnage sans ajouts secondaires.

Avec Ignace de Loyola né 25 ans après Sittow, on aborde l'histoire de la Contre-réforme et la fondation de l'ordre des jésuites. Il naquit à Azpeitia en Pays basque espagnol d'une famille de petite noblesse et eut une jeunesse tumultueuse, s'adonnant au jeu, aux aventures galantes et à l'usage des armes. Blessé au siège de Pampelune dont il assurait la défense contre une coalition Franco-Navarraise, il revint à Azpeitia, la jambe cassée, et dut rester immobilisé. Il passa alors son temps à lire des ouvrages religieux. Il réfléchit à sa vie passée et, pour expier ses péchés, décida de faire pénitence en allant en pèlerinage à Jérusalem, décision encouragée par ce qu'il appelle « une visitation » de Notre-Dame et de l'Enfant Jésus. Il traversa l'Espagne vivant d'aumônes et distribuant aux pauvres tout l'argent qui lui était donné. Il arriva à trouver un bateau à Barcelone partant pour Gaète dont le capitaine accepta de le faire voyager gratuitement. Il arriva à Rome sans jamais être découragé par les multiples difficultés rencontrées. Il reçut l'autorisation du pape de se rendre en Terre Sainte et marcha jusqu'à Venise. Grâce à l'appui d'un compatriote rencontré par hasard il obtint une audience du Doge qui l'autorisa à embarquer pour Chypre, possession de Venise. De là, il trouva un autre bateau qui l'amena à Jaffa, puis chemina jusqu'à Jérusalem où il fut logé par les franciscains qui, pour des raisons de sécurité, limitèrent ses déplacements aux lieux saints chrétiens de la ville. Après un court séjour, il repartit par le même chemin et, après avoir subi une tempête, toucha terre dans les Pouilles et remonta la côte adriatique jusqu'à Venise. De là, il suivit la vallée du Pô et, après avoir été arrêté par les Impériaux, puis par les Français qui étaient en guerre, il arriva à Gênes d'où un bateau le conduisit à Barcelone. Là, il décida de perfectionner ses connaissances en latin et théologie à l'Université Alcalá de Henares, près de Madrid. En même temps, il constitua un groupe de compagnons auxquels il donnait des exercices spirituels. Il poursuivit ses études à Salamanque et, enfin, à Paris où il resta 8 ans. Il vécut toujours d'aumônes, impressionnant par sa charité et son mépris de l'argent. Il passa avec succès ses examens, puis retourna en Espagne qu'il quitta après un bref séjour pour revenir en Italie, d'abord à Bologne, puis à Venise où il retrouva ses compagnons et fut ordonné prêtre. Ne pouvant retourner en Terre Sainte du fait de la guerre avec les Ottomans, il rejoignit Rome. Là, il rédigea ses célèbres « exercices spirituels » et les statuts de l'ordre qu'il souhaitait créer avec ses compagnons, statuts qui seront approuvés par Paul III. Il mourut à Rome en 1556. Le compte-rendu de son autopsie que M. Huguier a examiné montre une fistule entre les voies biliaires et une branche de la veine porte. Même s'il n'a pas participé au Concile de Trente, Ignace de Loyola a

formé les théologiens qui y ont réaffirmé les dogmes de l'Église catholique. Ses voyages ont servi d'exemple aux pères jésuites qui, avec François Xavier, sont partis évangéliser le Japon et la Chine dès le xvi^e siècle et, un siècle plus tard, le Paraguay. Des trois voyageurs dont M. Huguier est le biographe, c'est certainement celui qui a le plus marché ayant fait tous ses voyages sur la terre ferme à pied.

Le troisième héros de Michel Huguier, né en dernier à Bruxelles en 1514, est André Vésale. De famille médicale, il étudia dans sa ville natale, puis alla poursuivre ses études à Montpellier et, enfin à Paris où il vécut à la même époque qu'Ignace de Loyola. Formé par Jean Fernel et Sylvius qui a laissé son nom à l'artère sylvienne, Vésale n'était pas satisfait par l'enseignement livresque conforme aux écrits de Galien qu'on lui infligeait, assorti de rares autopsies faites par des barbiers ignorants. Devenu maître es Arts, Vésale regagna Louvain et continua à se passionner pour l'anatomie. Rencontrant des difficultés pour obtenir des cadavres à disséquer, il partit à Padoue où il soutint sa thèse et, déjà célèbre, devint à 23 ans chargé de cours, puis rapidement titulaire de la chaire d'anatomie. Disséquant de nombreux cadavres, ce qui n'était pas interdit par l'Église au xvi^e siècle, mais limité à l'enseignement, il put rectifier des affirmations de Galien, comme la communication interventriculaire. C'est à Padoue qu'il prépara et publia son ouvrage célèbre d'anatomie « *De humanis corporis fabrica* » dont nous possédons un exemplaire de l'édition originale à la bibliothèque de l'Académie. Cet ouvrage à la base de la terminologie anatomique encore usitée actuellement comporte plus de 300 illustrations décrivant le corps humain. La célébrité de Vésale lui assura de nombreuses propositions. Resté peu de temps à Pise, il la quitta pour devenir premier médecin de l'empereur Charles-Quint en 1543. Il le suivit dans ses déplacements nombreux dans ses états couvrant l'Espagne, les Pays-Bas, une partie de l'Italie, de la France actuelle et de l'Allemagne. Il rencontra vraisemblablement Ambroise Paré à Hesdin dans le Pas-de-Calais, ville conquise aux Français par les Impériaux. Vésale et Ambroise Paré étaient dans les deux camps opposés, et se trouvèrent ensemble au chevet du Seigneur de Martigues blessé durant le siège. Après l'abdication de Charles-Quint en 1555, Vésale rejoignit son successeur, Philippe II qui s'installa à Madrid. La célébrité de Vésale lui attirait une riche clientèle. En 1557, il fut appelé en consultation auprès d'Henri II, blessé à la tête au cours d'une joute, mais ne put que constater la sévérité des lésions. Michel Huguier rétablit ensuite la vérité sur le pèlerinage de Vésale à Jérusalem qu'il décida lui-même après avoir obtenu l'accord du roi et, non, sur l'injonction de l'Inquisition. Il partit de Venise, passa par Chypre et arriva à Jérusalem où il resta 5 mois. Reparti avec l'intention d'occuper de nouveau la chaire d'anatomie de Padoue après la mort de Fallope, il tomba malade sur le bateau et fut débarqué à Zante au sud de Corfou où il mourut.

Ce livre est la preuve de la culture étendue de Michel Huguier. Pour nous éclairer, il a rédigé des annexes qui relatent en détail des événements concomitants aux voyages de ses trois héros. Le lecteur peut ainsi mieux comprendre leurs décisions, leurs réussites et leurs échecs. Je ne peux que vous engager à le lire.

Raymond ARDAILLOU

Séance du mardi 4 octobre 2016

Marie BOISSIÈRE *Bretonneau, correspondance d'un médecin*. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2016. 3 tomes, 1655 pages.

En 2012 pour le 150^e anniversaire de la mort du « médecin de Tours », l'Université de Tours a formulé le projet de réunir toute sa correspondance, et de le proposer à une élève archiviste-paléographe de l'école nationale des chartes. Marie Boissière fut pressentie à cette fin et elle accepta de mener à bien sa thèse d'école des chartes, qu'elle soutiendra en 2013.

Marie Boissière a un bac sciences mention bien, une licence d'histoire et lettres modernes de la Sorbonne. Elle a été élève conservateur à la BNF au département des sciences et des techniques, à la *Health Sciences* de l'Université du Michigan, ainsi qu'à Bethesda, à Lyon, à Caen, à l'institut national d'histoire de l'art. Elle est actuellement à 29 ans conservateur à la BNF.

Une partie de la correspondance du « médecin de Tours » (1778-1862) avait été publiée par Paul Triaire et sa biographie par le doyen Émile Aron, qui m'en avait gratifié.

Le travail de Marie Boissière porte sur la correspondance, de 1798 où Pierre Fidèle Bretonneau (PFB) commence ses études à Paris et tient au courant de ses difficultés son père jusqu'à 1859, soit trois ans avant son décès. Cette correspondance porte, pendant 61 ans, sur 494 lettres écrites ou reçues par plus de 40 correspondants. Analysées en détail, elles proviennent de la BU Émile Aron de Tours, du fonds Cloquet, l'ancien professeur de dessin de PFB, conservé à la bibliothèque municipale de Tours. Des lettres proviennent de l'académie nationale de médecine, de la BIU de Paris, mais aussi de Londres, Uppsala et il est probable que d'autres sont encore dans des mains privées après achat en salles de ventes.

Le premier tome, de 333 pages, porte sur la formation à l'exercice de la pratique du médecin de Tours, comme il sera appelé, après avoir été d'abord officier de santé à Chenonceaux, à la suite de son père.

En 1801, à 23 ans il épouse sa première femme, de 23 ans son aînée, Marie-Thérèse Adam, lectrice et héritière de M^{me} Dupin, la propriétaire du château. PFB s'installe à la Renaudière propriété de son épouse, où il dispose d'un jardin et d'un laboratoire où il se livre à des expériences, réalise des pipettes, des thermomètres, des baromètres, car il est habile de ses mains. Par le neveu de celle-ci, le préfet le nommera maire de Chenonceaux de 1803 à 1807.

La place de médecin-chef à l'hospice de Tours se libérant, s'il veut y accéder, il lui faut être docteur. Il part à nouveau à Paris, où il soutiendra sa thèse en 1814, à 36 ans, sur l'effet des pansements compressifs dans les lésions cutanées. A. Dubois y siégeait, critiqué par le chirurgien Alexis Boyer et défendu par Philippe Pinel qui lui dira qu'il faut avoir le courage de combattre l'opinion des professeurs quand on a de bonnes raisons ; c'est le seul moyen de faire avancer l'art.

Le deuxième tome est plus volumineux, 745 pages, car il concerne la période la plus féconde, de 1820 à 1840. Devenu médecin-chef de l'hospice général de Tours, il recueille des observations cliniques et pathologiques, avec les interrogations et réactions aux découvertes et idées nouvelles développées par PFB.

Ces travaux et idées de P.F.B s'inscrivent dans la révolution médicale au début du XIX^e siècle, comme si la Révolution avait libéré les esprits de la gangue scolastique préalable.

PFB est dans la lignée de l'école anatomo-clinique de Bichat, Corvisart et Laennec. Mais, son grand mérite est d'avoir conçu la spécificité des maladies, d'après les lésions spécifiques qu'il observe dans la diphtérie et la dothiéntérie, qui sera appelée fièvre typhoïde, alors même que leur agent causal microbien est encore inconnu. Sa conception de la contagion et de la spécificité des maladies ouvre la voie à Pasteur et à la microbiologie et fait l'objet des échanges épistolaires de PFB avec ses élèves Velpeau, le chirurgien et Trousseau, le médecin, qui le soutiennent contre l'impérialiste doctrinaire Broussais. Ce dernier prétendait à l'inverse, qu'un déterminant commun aspécifique, une gastro-entérite, entraînerait des réactions particulières selon les patients, le terrain, et ainsi les maladies, qu'il traitait de manière univoque par saignées et purgations. Il prolongeait en somme le diafoirisme sectaire dénoncé par Molière et avançait trop tôt la notion de terrain génétique.

Ses élèves veillent aussi que les idées originales de leur maître ne tombent pas dans le domaine public, en raison de sa négligence à écrire. Quelle curieuse rétention à communiquer aux sociétés savantes, alors qu'il est un épistolaire aussi affirmé, mais j'en ai connu de la sorte.

La qualité de la relation entre maître et élèves est touchante, très éloignée des comportements actuels. Trousseau n'omet jamais d'achever ses lettres sans assurer son maître de toute sa reconnaissance. La réputation de PFB est telle qu'il reçoit des lettres de son autre élève Lassègue, de l'influent Chaptal, du chansonnier Béranger, de l'anglais William Stokes. Il écrit même à Claude Bernard.

Le troisième tome est celui de la retraite, de 1841 à 1862. Retraité oui, mais pas en retrait. Il est sollicité pour examiner et traiter des malades. Mérimée lui demande conseil. Tocqueville fait état de lettres restées sans réponse. C'est le médecin non parisien le plus connu dans toute l'Europe. La retraite est l'occasion pour PFB de se livrer entièrement à sa passion pour l'horticulture, il échange des plants et des graines et communique ses secrets de jardinier. Il est aussi apiculteur.

En résumé, cette correspondance, réunie et commentée avec la maîtrise d'une chartiste, montre le vrai visage d'un médecin d'exception. Il le doit à son caractère. D'être un homme libre, ne tenant pas compte de l'opinion d'autrui, sûr de ce que François Jacob, le prix Nobel, appelait « sa statue intérieure », la force de son moi, la partie la plus intime modelée tout au long de la vie, au gré des événements et des rencontres.

Le caractère, c'est cela qui compte, non l'avoir, le savoir ou le talent, « essayez de tenir davantage vos résolutions » écrit-il à Armand Trousseau dans la lettre 214 de

1827. La meilleure preuve d'indépendance d'esprit de PFB en est dans sa vie intime, conjugale. Il se marie en premières noces avec une femme de 23 ans son aînée. De telles unions, il est vrai, n'étaient pas exceptionnelles après la Révolution, car elles comportaient des avantages pour les impécunieux. Ainsi fit Vicq d'Azyr. Pendant son veuvage, PFB entretiendra une relation avec une divorcée et s'occupera de son fils, comme un père. Lui qui n'engendrera pas d'enfants, sera l'égal d'un père pour ses élèves, qui le considéreront comme tel, d'où l'affection manifestée dans leurs lettres : « avec mille tendresses », ponctue Armand Trousseau.

A plus de 80 ans, il se remarie avec une jeune fille de 18 ans, avec plus de soixante ans d'écart. C'était Sophie Moreau, la nièce de son élève, le psychiatre dit Moreau de Tours, qui la lui avait confiée comme secrétaire. PFB, dans des billets touchants tient à préciser qu'il a mis tous ses efforts pour l'en dissuader, mais il a dû céder. À son tour, Sophie sera veuve précocement et en secondes noces, elle épousera le comte Clary, une famille connue.

Le portrait de PFB, qui est dans la salle des bustes de l'académie, peint par le tourangeau Berthon, montre une ardeur juvénile dans le regard clair et affirmé.

Une telle correspondance instruit non seulement sur l'histoire de la médecine, mais aussi sur l'état sociétal de la France et sur la situation politique. Né sous l'Ancien régime, il est élève de la Patrie révolutionnaire, officier de santé sous l'Empire, médecin-chef sous la monarchie de juillet, décoré de la LH par le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte. Ainsi cette correspondance, mise en situation, est-elle très précieuse. Elle servira de modèle aux futures entreprises de ce genre.

Mais on réalise, de ce fait, que notre époque, qui dispose d'un outil informatique inégalé, pour la rapidité des échanges qu'elle permet, les efface aussitôt. Toutefois, ces documents fugaces en apparence, doivent légalement être conservés par les opérateurs, mais pour un temps limité. C'est pourquoi cette correspondance est un document précieux disponible à la Bibliothèque de l'Académie.

Jacques BATTIN